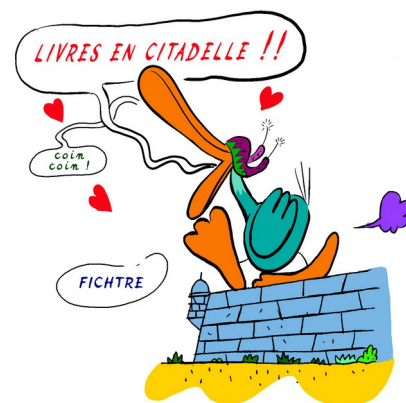


**- tous colocataires
sur la même planète Terre -**



Migration / (é)migration, (i)mmigration.

Départs, trajectoires, errance, exil.

Accidents de parcours et noyades.

Accueils bras ouverts, accueils poings fermés.



nous avons appris la langue des pick-up

Nous aurons l'immense honneur de recevoir lors de *Livres en Citadelle* différents auteurs qui sauront nous dire, chacun selon sa voix, les cent mille raisons menant aux grandes traversées, les cent milles écueils que l'on croise dans le voyage, et que l'on croise encore au coeur du refuge, dans lequel, pourtant, on rêve de s'abriter :

***Abdulrahman Khallouf, Veronika Boutinova, Nathalie Man,
Maxime Garcia, Françoise Le Gloahec, et Benoît Girard.***

C'est en 2015 qu'on commença à parler de la « crise des réfugiés ». Un million de personnes entrait en Europe cette année là, fuyant les guerres et les persécutions, la misère et bientôt le climat.

Didier Fassin nomme « crise de la protection » cette défaillance morale et politique, qui conduit à refouler nombre de réfugiés et à externaliser la prise en charge du problème.

Cette solution « méconnaît les logiques des déplacements de population » (évolutions géopolitiques souvent héritées d'un passé colonial ou précipitées par des interventions occidentales), et « la détermination des plus désespérés à franchir les frontières, dont les violences des forces de l'ordre ne parviennent pas à avoir raison. »

Enfin, « pour celles et ceux qui sont parvenus à vaincre tous les obstacles placés sur leur chemin, et à pénétrer sur le territoire français, la réception ne peut se faire, derrière des discours lénifiants, essentiellement répressive. » Didier Fassin, *La société qui vient* (2022)

Ecouter l'autre, en être curieux, cent mille manières d'honorer le sens de l'hospitalité existent ; la cohabitation sur notre planète est d'urgence à (re)configurer dans le sens du bien commun plutôt que du chacun pour soi.



Abdulrahman Khallouf est franco-syrien, diplômé de l'Institut Supérieur des Arts Dramatiques de Damas. Il a quitté la Syrie en 2002 pour la France et vit désormais à Bordeaux, où il travaille comme auteur et metteur en scène.

Il a publié plusieurs pièces de théâtre ainsi qu'un recueil de chroniques sur la Syrie telle qu'il l'a connue et telle qu'elle n'est plus. Il a publié également plusieurs recueils de poésie en français et en bilingue (arabe/français).

Son œuvre est essentiellement marquée par les questions de l'exil, de la guerre et du déracinement.

Sous le pont, suivi de Le gant (2017)

Dans cette pièce de théâtre, le personnage de Jamal croise un SDF, un religieux, un homme au pistolet... Or Jamal doit rédiger un récit expliquant ses motivations pour demander l'asile.



« Il faut oublier la Syrie. Il ne reste plus rien là-bas, sauf les armes et les cercueils. Que dieu vienne en aide à tous ses esclaves. Tu vois le soldat régulier et le soldat libre se jeter l'un sur l'autre en criant « Dieu est grand ! » Je demande à Dieu de nous débarrasser des deux avec le même coup de canon. Regarde ce que nous sommes devenus?! Ma mère est en Arabie Saoudite et ma femme en Turquie. Mon oncle en Belgique et ma sœur encore coincée en Grèce, et moi je suis ici (...). »

Livre sélectionné par le rectorat de Bordeaux dans le programme « à la découverte des écritures contemporaines pour le théâtre », pour les collèges et pour les lycées 2017-2018.

Le soldat orphelin at autres poèmes (2022)

Le soldat orphelin est un long poème narratif que l'auteur adresse à son père suite à son décès. Ce texte est suivi de sept poèmes qui disent l'exil, la guerre, le deuil, la solitude, les souvenirs, les rêves aussi ».



« Mon père est mort hier. Lui aussi il a fait la guerre. Il est parti au front lorsque la guerre était jeune. Mon père il a vieilli. Pas la guerre. (...) Toi qui croyais à la réincarnation, tu dois être bien au chaud dans le ventre de l'une des mères de ce monde. J'espère pour toi qu'elle n'est pas syrienne, que tu puisses goûter autre chose. »

Les paradis sous lesquels coulent des fleuves (2023)

Lui, un déserteur de l'armée syrienne régulière. Elle, la veuve d'un djihadiste. Leur amour est né dans un camp de réfugiés. Leur vie est aujourd'hui en France. Tous deux s'évertuent à achever une lettre urgente et particulière.



« Les permissions étaient interdites. Nous devions montrer nos portables à tout moment. Nous étions étroitement surveillés, éliminés au moindre soupçon de désertion ou de désobéissance. Nous savions lorsque nous voyions les bus verts arriver dans la caserne que nous devions partir pour réprimer des manifestations. Les manifestants se comptaient par dizaines de milliers parfois. Ils criaient tous d'une seule voix « liberté ». Les rues, les bâtiments, et même le ciel tremblaient. Et nos genoux aussi. Notre mission consistait à fermer des rues pour que les manifestants ne parviennent pas à s'enfuir. L'ordre était de tirer sur

tout ce qui venait du côté de la manifestation. L'un de nous a essayé de tirer un peu plus haut que les gens. L'officier l'a descendu d'une balle dans la nuque. Tout le monde a compris qu'il fallait bien viser. Alors un autre a retourné son arme sur son coeur et s'est tué. »

Après un doctorat sur la littérature tchécoslovaque, **Veronika Boutinova** affirme son européenité, continue ses recherches sur les dramaturgies contemporaines européennes estiennes, le In-yer-face drama et le Théâtre Dans Ta Gueule.

Elle enseigne le théâtre et dirige la Compagnie "Une Forêt entre les murs".

Autrice qui "reçoit en plein visage le faisceau de ténèbres qui provient de son temps" (Agamben), interpellée par la Violence, elle éprouve le besoin d'en gratter l'os.



Performeuse, plasticienne, photographe qui garde trace de la situation migratoire dans la ville-frontière de Calais, elle parle de son travail dans l'émission "Metropolis" d'Arte (mars 2016). Elle a participé le 17 octobre 2021 à la venue d'Amal à Calais avec le Good Chance Theater.

Elle a publié notamment en 2022 la pièce *Sara Jevo*, aux éditions Par Ailleurs, dans laquelle elle jongle avec les anachronismes pour mieux créer des ponts entre les événements historiques et les lier dans une même temporalité.

Elle sort en septembre prochain *Clara au Congo*, à destination de la jeunesse, qui traite du lien entre colonisation et migration. Le point de départ des migrations a en partie à voir avec les colonisations du siècle dernier qui ont appauvri les populations africaines en faisant main basse sur les richesses de ce continent spolié. L'autrice a surtout voulu affirmer que la solidarité doit primer sur la haine de l'autre.

L'Homme qui flotte dans ma tête (2023)

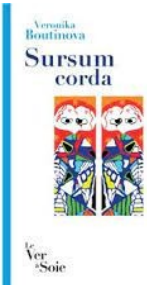
Le roman de Veronika Boutinova narre l'histoire de la jeune Magda qui entend – par le biais de sa chevelure immense flottant dans la Manche- des voix d'exilés noyés dans les mers européennes.



« Quartier du Minck. Tôt. Les bateaux de pêcheurs épuisés accostent, les ferrys s'imposent ou s'effacent en fond de scène, brouillant le ciel de soufre. Dans son enfer mental, Roberta est déjà là, sur le quai, accompagnée d'une amie journaliste italienne. Cornelia regarde le phare éborgner le soleil montant. Atterrée de tristesse, la cousine de Robiel porte une gigantesque couronne de lys. Elle a tenu à marquer d'un sceau floral le lieu où Robiel a tenté de s'évader de Calais. Nazali revit l'instant qui hante ses yeux : cette aventure française sordide s'ajoute aux traumas glauques de sa traversée de la Méditerranée lors de laquelle il a déjà perdu son jeune frère. »

Sursum Corda (2021)

Roman de voix , Sursum Corda relate l'amour absolu liant deux amis de l'autrice lui ayant confié leur bonheur douloureux. Zuka et Charlotte se sont trouvés à Belgrade en 2012. Depuis, ils cherchent à garder leur lien cosmique qui les traverse, comme il traverse l'Europe et ses frontières, étanches.



« Je suis né dans la plus belle ville du monde. C'est du moins ce que je pensais, parce que Knin donne à voir des collines et une grande montagne qui dominent la ville, une large rivière et une cascade au coeur d'un parc national. Je songe encore souvent à ce magnifique paysage et à la belle vie que j'avais là-bas. (...) »

Sous la période communiste, Croates et Serbes y vivaient en paix, se mariaient entre eux, personne ne songeait à se faire la guerre. La Yougoslavie était une belle grande idée.

J'aime cette période de ma vie, les années 80 ont été heureuses pour moi : j'étais serbe, oui, mais on n'y pensait pas alors, parce que nous étions tous yougoslaves.

Knin. Tout y allait bien jusqu'à la guerre, la guerre la plus stupide de l'histoire.

Imaginez deux populations parlant la même langue, partageant la même sensibilité, et puis la politique de merde est venue mettre là des différences « ethniques », a modifié les « mentalités », a gavé les esprits de nationalisme : les uns disaient Les Serbes vont vous buter, les autres disaient Les Croates vont vous buter. Une radicalité extrême. »



Nathalie Man est à la fois autrice, poétesse et street-artiste. En 2013, elle commence à afficher ses poèmes dans les rues parisiennes. Poétesse de rue et street-artiste, Nathalie Man colle maintenant ses poèmes sur les murs de Bordeaux, comme elle l'a déjà fait à Paris, Lyon, Nantes, Berlin et ailleurs.

Coller a pour objectif de mettre sous les yeux de la société les invisibles sur lesquels elle détourne habituellement son regard.

En plus d'un millier de texte collés sur les murs, Nathalie Man a également publié plusieurs

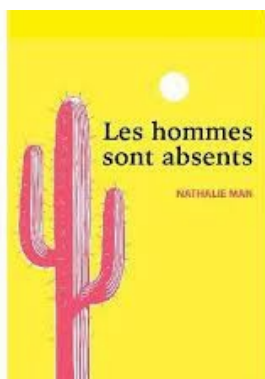
ouvrages : *Journal d'Elvire, Impressions de Pékin, Perceptions...*

Et en 2023, elle sort son premier roman, *Les hommes sont absents*, aux éditions Lanskine.

Les hommes sont absents (2023)

Dans ce roman, une lignée de femmes gagne, d'une génération à l'autre, en émancipation. Entre France et Espagne, entre franquisme et féminisme, ce roman raconte combien le patriarcat pèse sur les épaules des femmes, même quand les hommes sont absents. Dans ce contexte, l'exil leur semble d'autant plus nécessaire.

« Le nouveau roman de l'artiste décline ainsi au rythme des confessions de la grand-mère, de la mère et de la petite-fille, trois voix qui se libèrent chacune à leur manière. Trois générations dessinant un siècle, prenant sa source dans l'Espagne catholique et franquiste, corsetée, ultra-catholique et fasciste, bientôt insupportable pour la mère qui bientôt s'exile. Nathalie Man fait vivre intensément ces trois femmes, toutes confrontées à la précarité liée au patriarcat, son oppression physique (violences) ou économique. » (Yannick Delneste, Sud ouest, 12/03/2023)



« Mère

Don Manuel, notre nouveau prêtre, vient souvent à la maison. Il n'est pas comme les autres. Il sait que je n'ai plus la foi, mais il est d'accord pour jouer la comédie devant ma mère pour la confirmation. Je crois que c'est sage de ne pas lui dévoiler l'état de mes convictions. Mais au-delà de ce secret qu'il garde sans que j'aie eu besoin de me confesser, je suis étonnée des bonnes relations qu'il entretient avec les familles de mes camarades qui, tant, me détestent. Il est très apprécié. C'est d'ailleurs la personne la plus cultivée que je connaisse. Et la plus gentille. Il ferait un bon père, un vrai, un bon géniteur.

Ma mère le reçoit toujours très chaleureusement. On ne peut s'empêcher de penser, avec mes sœurs, qu'ils vivent une romance tous les deux, mais platonique.

C'est dommage, il devrait quitter les ordres et ma mère devrait quitter mon père. »



Bien connu du territoire du nord Gironde puisqu'il est l'un de ses habitants, l'illustrateur **Maxime Garcia** (À Portée de Brass, Wild Jazz, Brass Birds, Trombone Story, Un Jardin Dessiné et Merci les Enfants) signe avec l'autrice strasbourgeoise **Claire Audhuy** *Ce chemin qui n'a pas de nom* (**Rodéo d'âme, octobre 2023**).

« Le soir de ses 18 ans, Deedar m'a demandé d'écrire son histoire, ce grand voyage. Ensuite, comme dans les mille et une nuits, il m'a raconté le départ, les rencontres, la montagne, le bateau et le pick-up, jours et nuits. Tout le récit était au passé, mais je ressentais combien tout cela était encore bien présent. Au fil des mots, des visages apparaissaient, des sentiers aussi. Et le livre a commencé à s'esquisser, par chapitres. » (Claire Audhuy)

THE KING

Les passeurs attendaient un chien, mais je serai un lion. Oui, ils verront bien. Le lion d'Afghanistan.

Ici, on ne t'appelle pas. Tu deviens « ho, toi ! » ou bien « les mains en l'air », ou encore « 1, 2, 3, assis ! » Je m'appelle Deedar, j'ai quinze ans et des routes, j'ai quinze ans et des vies. Je suis un lion, je suis un prince. Je marcherai jusqu'à ce que j'arrive à Paris. Je marche vers mon nouveau pays : la France.

Si le succès ne se présente pas à toi, alors marche à lui !

Et si un chat a sept vies, pourquoi un lion n'en aurait pas cent ? Car il m'arrive de brûler bien des vies juste pour un passage. Puissent mes rêves mourir de vieillesse !

**Je sais que je grandis
aux frontières que je franchis.**

Ils se sont mis à nommer le monde comme ils l'entendaient : de garçon je suis passé à danger, fuyard, menace. Tous étaient contaminés par la peur. Elle passait de lèvres en lèvres, de mains en mains, de vie en vie.

Je veille à éviter que le temps ne me sculpte un visage trop hagard, des traits trop tirés. Ne pas faire bête-traquée-qui-a-couru-et-ne-dort-pas.

Qui soupçonnera qu'il faille traîner dans la poussière, ramper dans la boue, dormir dans la neige, boire l'eau des flaques, courir entre les balles qui tuent pour sauver son enfance ?

Une histoire à dormir debout que celle d'un garçon qui a faim de vie et qui part à pied pour manger plus de quinze mille kilomètres avec ses dents. Et qui, même quand il n'a rien à se mettre sous la dent, doit avaler les jours, les peurs, les routes.

Les affreux passeurs me tirent de mon sommeil et me mettent dans le coffre



1, 2, 3, assis !

Deedar est arrivé en janvier 2021 en France, accueilli par France Terre d'Asile, près de Calais. Il va alors fêter ses 17 ans et est reconnu comme « mineur isolé étranger ».

Ce livre retrace à la manière d'un récit poético-journalistique son voyage à pied depuis l'Afghanistan. Maxime Garcia illustre ces courts fragments de dessins qui s'appuient sur les photos, vidéos et documents dont Deedar dispose. Son travail aux crayons de couleurs, doux et lumineux, vient épouser avec délicatesse le récit d'un voyage intense qui aura duré deux ans et 12 000 km.



Après l'enseignement et de nombreuses missions dans la gestion des ressources humaines, **Benoit Girard** fut actif auprès des acteurs de l'entreprise lors des restructurations et des conflits sociaux. Curieux des cultures différentes, il a travaillé aux quatre coins de l'Hexagone et dans les DOM, sans cesser de voyager en Europe, en Afrique, en Inde et en Amérique du Sud.

Désormais à la retraite, il se consacre à l'écriture, continue les voyages et est engagé dans l'apprentissage du français aux migrants et la médiation dans les conflits de voisinage.

Sans valise est un livre sur l'exil et pour la mémoire. Sa précision documentaire est remarquable.

En Espagne, l'amour d'une femme et d'un homme est bouleversé par la guerre civile du siècle dernier. L'un et l'autre sont impliqués, sans qu'une culture politique spécifique préalable ne les y prédispose. Ils sont entraînés au-delà de leur seule volonté de survivre. Leur fille, passée en France, est élevée par un couple aux pieds des Pyrénées... Devenue adulte, c'est en elle qu'émerge la question de la mémoire, parce qu'à son tour elle est meurtrie par une séparation.

Dans leur fuite, aucun d'eux n'avait emporté de valise : quelques choses à soi, peut-être utiles en chemin ou signes de ce que l'on a quitté. La séparation précipitée, l'éloignement forcé et les conditions du départ le permettent rarement et ceux qui, dans leur exode, ont tenté d'emporter nombre de bagages les ont abandonnés au gré des circonstances, pour ne conserver que l'essentiel, leur vie. Ici, chacun a semblé savoir d'emblée ce qui serait l'essentiel à préserver, alors que, dans le même temps, il se dépouillait de tout et n'emportait rien.

Et puis, il arrive que l'on se retourne et que l'on s'interroge. Que reste-t-il de l'origine, de ce lieu d'où l'on vient, comme du chemin parcouru ? La mémoire que chacun en garde ? Celle que, collectivement, on reconstitue ?

Benoît Girard

Sans valise



« Près du col, un vent glacial redoubla : il sifflait bruyamment dans les oreilles et on peinait à avancer. Les plus petits se protégèrent derrière les plus grands ; certains s'y accrochèrent pour ne pas être emportés. Des adultes abandonnèrent leurs paquets, pour tirer un parent ou soutenir leur progéniture ; ils reviendraient le chercher. On se trouvait au milieu de la nuit et, dans l'obscurité, la plupart doutaient. Plusieurs voulaient redescendre, alors leurs voisins les raisonnaient pour qu'ils continuassent. Il y en avait même qui capitulaient et qui commençaient à s'asseoir sur les cailloux, mais le froid les poussait bientôt à repartir ; on ne pouvait rester immobile et recroquevillé. On se parlait avec peine ; on serrait ses vêtements ; on regardait ses pieds pour ne pas trébucher. »

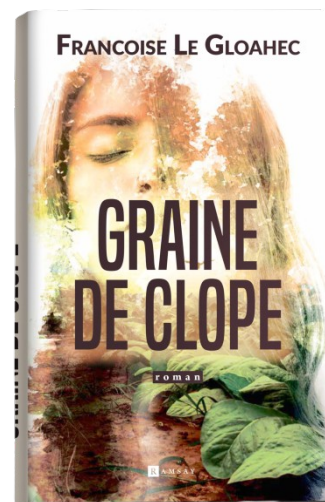


Françoise Le Gloahec est l'auteurice de nombreux livres pour enfants et adolescents, mais également de romans pour adultes : *Impatientes sentinelles*, *L'enfant des pins*, ou encore *Sucre amer*, qui s'inspire du drame des enfants déplacés de La Réunion entre 1964 et 1982.

Elle nous revient cette année avec ***Graine de clope***, édité aux éditions Ramsay. Ce roman parfaitement documenté raconte l'histoire d'un couple italien qui, face au fascisme montant de 1936, a décidé d'émigrer en France. Il s'installe dans le Lot-et-Garonne, mais subit bien vite les affres de la seconde guerre mondiale. Leur fille découvrira quelques années plus tard le fonctionnement des camps de transit des Harkis.

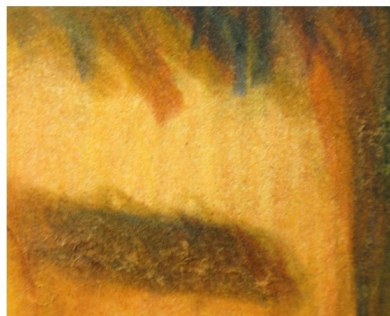
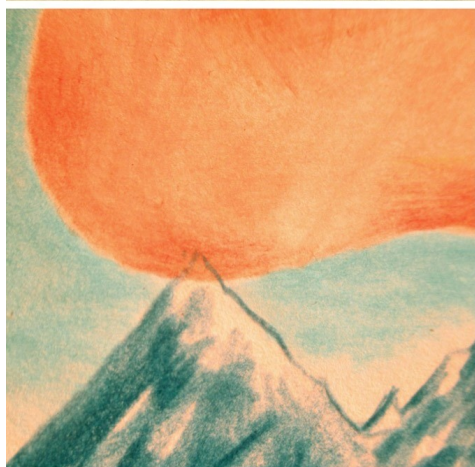
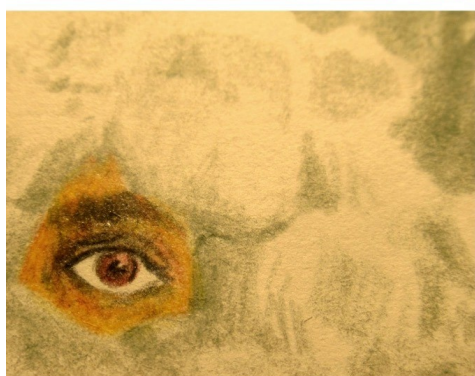
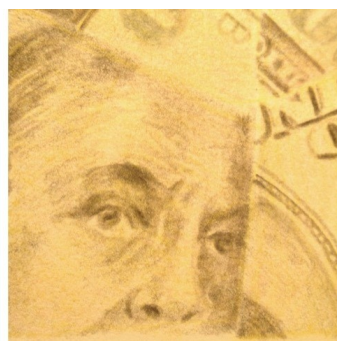
« Prenant soin de garer sa voiture à distance du camp, elle continua à pied, le long de la haie de cyprès, espérant voir entre le feuillage un peu de la vie de l'intérieur. A sa stupéfaction, des rangs serrés de fils de fer barbelés lui rayèrent la vue. Elle parvint à discerner des bâtiments, modestes et alignés. Tels des fantômes en quête d'une rédemption se déplaçaient des ombres de toutes tailles. Sidérée, Ornella ne pouvait se résoudre à bouger malgré le risque de se faire repérer par les gardes. Quelques rires d'enfants lui parvinrent, loin de la rassurer. » (...)

« - Bienvenue au C.A.R.A., ironisa-t-il. Attention, on vient ! Avec l'insouciance de leur âge et prise dans un jeu dépourvu du moindre accessoire, une meute de gamins hirsutes jouait à cache-cache. Instantanément, Ornella se sentit projetée dans un autre pays où des dizaines d'yeux, à la fois méfiants et curieux, la toisaient. »



Et pour finir, le bonus canard !

- un patchwork de détails signé Maxime Garcia -



Contact PREFACE : preface33@laposte.net

Site : <http://preface-blaye.fr/>

Facebook : <https://www.facebook.com/Preface-Blaye-140207133004556>

QUESKONFABRIK : queskonfabrik.org

Responsable de la publication : Marie Loosveldt

Dessins : Maxime Garcia, Jean-Christophe Mazurie

Rédaction : Cendrine Nuel

Publication du 27 août 2023